

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 45

Artikel: Le Secator longitudinalis et le Musixera vastatrix
Autor: Ed.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le *Secator longitudinalis* et le *Musixera vastatrix*.

Je suis d'une certaine force en histoire naturelle, et cependant j'ai failli confondre ces deux espèces. Si je fais cet aveu humiliant, c'est dans l'intérêt de la science et pour mettre en garde tant de jeunes naturalistes présomptueux qui se croient volontiers infaillibles. J'avais pourtant déjà rencontré le *musixera*, parasite redoutable, qu'on ne détruira pas plus que le *Colorado* ; mais je dois dire, comme circonstance atténuante, que je n'avais pas encore trouvé le *secator* (espèce inoffensive) à l'état vivant. Voici comment j'ai côtoyé cette bête.

Pour s'instruire en voyageant, le choix du véhicule a son importance. Les troisièmes classes des chemins de fer, par exemple, sont particulièrement favorables à l'acquisition de connaissances utiles, agréables et imprévues.

Je roulais de Mouchard à Vesoul, en Franche-Comté. A Besançon, j'étais demeuré seul dans mon compartiment, quand arrive un vigoureux *gas* qui se cramponne à ma cuisse comme à une branche d'arbre et s'en sert pour se hisser dans le wagon. Arrivé là, sans songer à s'excuser, il échange, avec des individus qui envahissaient le compartiment voisin, quelques paroles dans un baragouin que je pris d'abord pour du piémontais. Puis il s'assied en déposant à côté de lui une boîte suspecte, qui avait sans doute échappé à la vigilance des gardes-frontières, mais dont je me méfiai aussitôt. Je sens si bien venir l'ennemi.

Le compartiment s'était rempli et nous roulions à peine, quand mon homme extrait avec précautions de sa boîte..... un *accordéon* ! Nul doute, j'avais sous les yeux le terrible *musixera vastatrix ferox*. On sait ce que c'est que d'être enfermé des heures dans une prison roulante avec un ou plusieurs individus de cette espèce. Celui-ci paraissait adulte, néanmoins je le supposai jeune, car il ne savait pas jouer ; il se bornait à s'escrimer sur son odieux soufflet en saccadant de son mieux des notés qui se succédaient dans un ordre insensé. Mais pour n'être pas de la musique, son bruit était agaçant tout de même. Pas pour lui, par exemple, ah ! mais non ; il semblait, au contraire, être en extase, fermant les yeux par moment ou les levant au ciel de l'air béat d'un crapaud qui mange une fraise.

Un public de première ou de deuxième classe se serait révolté. Le public des troisièmes a généralement plus de support, sans doute à charge de revanche. On se borna donc à tenter une diversion en adressant des discours variés à l'individu. J'ouvris le feu en lui proposant (je le prenais pour un Piémontais) de nous jouer le *dighelno*. Il ne parut pas comprendre et poursuivit son action coupable.

Il était clair que le gaillard ne se laisserait pas désarçonner. Bientôt, comme pour ajouter à son mauvais procédé, il entonna à tue-tête une chanson qui n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'il prenait sans doute pour un accompagnement et dont le texte, je le dis à regret, était peu convenable. Heureusement qu'il se trouvait dans notre compartiment un gendarme qui, avec ce sentiment inné et profond qu'ils ont tous du respect que l'on doit à la liberté individuelle, abusa de son autorité pour engager le chanteur à se taire, ce que celui-ci fit aussitôt, sachant évidemment que le *brigadier a raison*. Et si j'avais eu réellement affaire au *musixera*, je ferais ici une digression pour faire admirer la prévoyance de la nature, qui place si généreusement le remède à côté du mal ; mais, comme je me suis trompé, je ne fais pas la dite digression. D'ailleurs, l'accordéon allait toujours son train.

J'étais malheureusement dépourvu de sulfure de carbone, si efficace contre le *phylloxera* et dont j'aurai fait l'essai. Aussi je finis par étudier les moyens d'effectuer mon transbordement dans un autre wagon, tandis que mes voisins cessaient de s'occuper de l'intrus, le jugeant un incorrigible *scieur*. On aura lieu ici d'admirer combien le simple bon sens populaire mène souvent plus directement à la vérité que les investigations de la science.

Tout à coup, mon vis-à-vis arrête son vacarme pour m'adresser, sur son itinéraire et sa couchée, des questions qui prouvaient qu'il jouissait de son bon sens. Je conçois aussitôt des doutes et me voilà en conversation réglée avec lui. Vous admirez déjà ma sournoiserie, devinant bien que, pendant ce temps, l'accordéon n'allait plus. Votre admiration me flatte, mais il y avait autre chose : mon instinct de naturaliste surexcité me faisait flairer une découverte. Seul, un amateur d'histoire naturelle comprendra ma joie quand, au bout de peu d'instants, j'eus acquis la certitude absolue que, pour la première fois de ma vie, j'avais devant moi un

spécimen authentique et vivant du *scieur de long nomade* (le *secator longitudinalis vagabondus* de Linné).

Je savais, *grosso modo*, que cette espèce existait et qu'elle devait être originaire de l'Auvergne. Ces notions vagues me venaient surtout d'une chanson entendue jadis dans quelque guinguette de Paris et intitulée les *scieurs de long*; mais je n'avais jamais eu la veine de rencontrer un exemplaire de l'espèce. Aussi, comme nous avions encore pas mal de kilomètres à parcourir ensemble, j'en profitai pour me renseigner à fond sur les mœurs et usages des scieurs et me livrer à une enquête à laquelle l'individu se prêta de fort bonne grâce.

Un danger que court l'observateur en histoire naturelle et sur lequel j'appelle principalement l'attention des débutants, c'est de confondre une circonstance fortuite avec les mœurs qu'il étudie. Grâce à ma longue expérience, j'évitai cette fois le piège et je compris bien vite que, du moment que je n'avais pas affaire au musixera vastatrix, l'accordéon était purement accidentel.

Les scieurs de long de l'Auvergne partent de leur pays par troupes, pour aller offrir leurs services aux entrepreneurs de coupes dans les forêts de tous pays. C'est quelque chose d'analogue à l'émigration annuelle des maçons et gypsiers piémontais. Seulement, tandis que les Italiens passent chez eux les mois d'hiver, les Auvergnats ne rentrent que pendant la belle saison, pour les travaux de la campagne. En outre, tandis que les Italiens s'éparpillent dans les villes et les villages, chez les maîtres d'état, les Auvergnats restent groupés en phalange et vont ensemble se mettre au service d'un entrepreneur, eux et leurs outils.

C'était le reste de la tribu qui occupait les compartiments voisins et le langage que j'avais entendu était du patois d'Auvergne. « Je ne suis pas Français, je suis Auvergnat, » m'avait répondu mon homme quand je lui avais demandé s'il était du Piémont, glorieux qu'il était de me montrer qu'il connaissait cette vieille facétie et qu'il avait l'esprit de ne pas s'en fâcher.

Quand la coupe est près d'un village, les scieurs s'y cantonnent; mais le plus souvent, ils se bâtissent une baraque en pleine forêt, à côté de leur besogne. Une fois installés, ils passent là des mois entiers, travaillant par tous les temps. Il faut de grandes masses de neige pour les condamner à l'inaction. La baraque est bien calfatée, pourvue d'ustensiles, d'un fourneau dans lequel on entretient un bon feu, et de gerbes de paille avec des couvertures pour lits.

Ce qui assure du travail à ces gens, c'est que les scieries mécaniques ne peuvent guère scier que *droit*, tandis que les scieurs *chantournent*. De la sorte, on tire parti de toutes les pièces de bois, leur donnant la destination qui convient à leur forme : traverses de chemins de fer, pièces pour la marine, pièces de charonnage, etc. L'Auvergnat, du reste, n'a pas de frais d'imagination à faire; il

n'a qu'à suivre et exécuter la besogne tracée par l'entrepreneur.

Les journées d'hiver ne sont point trop courtes. Une fois le soleil couché, on cesse le sciage de long, mais à la clarté de lanternes, on fait le sciage en travers, on coupe les pièces à la longueur voulue.

Les scieurs, qui aiment beaucoup cette vie en plein air, ne sortent des bois que le dimanche pour aller aux provisions. Ils ne boivent pas d'eau-de-vie, mais suffisamment de vin, qui leur est bien nécessaire, car leur travail est pénible. La besogne est bien payée; ils gagnent facilement cinq francs par jour. Sur ma demande s'ils rapportaient de jolies sommes à la maison, voici ce que mon homme m'apprit : ceux qui gagnent cinq francs par jour et en dépensent deux rapportent de l'argent; ceux qui en dépensent cinq n'en rapportent pas. Ce calcul me parut juste et j'en conclus que l'économie et la sobriété sont moins générales chez les Auvergnats que chez les Italiens.

Parfois des femmes accompagnent leurs maris et rendent de bons services à la communauté dans les soins du ménage et de la cuisine.

J'ai dit qu'ils vont en tous pays; la tribu qui voyageait avec moi avait travaillé dans les montagnes de l'Algérie. Ils y avaient bien vécu, mais ils y avaient trouvé les panthères bien plus gênantes qu'en Franche-Comté. Rien de plus curieux que d'entendre raconter les mœurs des Arabes par ce paysan auvergnat, d'après ce qu'il avait vu ou cru voir et non pas lu. Ses récits m'intéressèrent fort, et je lui pardonnai de bon cœur l'erreur où il avait failli me précipiter et son accordéon destiné à *charmer* les soirées d'hiver dans la baraque au milieu des bois. Je désire de tout mon cœur que les lecteurs du *Conteur* partagent cet intérêt, et si quel-qu'un d'entre eux désire voir les scieurs à l'œuvre, il n'a qu'à aller à Ronchamps, où on indiquera.

Quant à moi, j'espère qu'on me saura gré du désintéressement avec lequel je publie ma découverte, qui m'a coûté de l'amour-propre et le prix de mon billet de troisième classe, tandis que, grâce au *Conteur*, chacun peut connaître maintenant les mœurs du *Secator longitudinalis vagabondus*, sans bouger de son fauteuil.

Ed. C.

Nous empruntons les lignes qui suivent à l'ouvrage intitulé : *La femme chez elle et dans le monde*, par M^{me} Marie de Saverny, dont nous avons déjà donné un extrait il y a quelque temps.

La frivolité. La frivolité est souvent le résultat d'une vanité outrée qui, absorbant toutes les facultés d'une femme et ramenant toutes ses pensées sur elle-même, empêche l'âme, l'esprit et le cœur de s'élever vers les régions où on apprend à connaître les choses sérieuses et élevées de la vie; mais la frivolité est surtout la conséquence de l'éducation et de l'exemple donnés par un grand nombre de mères, lesquelles ne songent à remplir des quelques années de jeunesse qui leur restent que par l'insouciance et les plaisirs.